

Sur les traces de Charles Péguy

À l'occasion d'une publication de Jean-Pierre Sueur, analysant le contenu de lettres inédites de Charles Péguy, on mesure l'empreinte de l'auteur en ville.

Alexis Morie
alexis.morie@centreimncc.com

Jean-Pierre Sueur n'ayant plus de mandat politique, l'agrégé de lettres modernes qu'il est peut désormais laisser libre cours à sa passion littéraire pour l'auteur orléanais Charles Péguy (1873-1914). Ainsi, il a sollicité Arnaud Teyssier, qui a écrit *Charles Péguy : une humanité française*, afin qu'il lui confie douze lettres manuscrites inédites de Péguy adressées à l'un de ses camarades, Paul Meunier. Neuf d'entre elles ont été écrites à Orléans alors qu'ils étaient élèves en classe préparatoire, au lycée Pothier.

Il en a tiré une analyse, qu'il a fait éditer, en plusieurs points sur la santé, la mélancolie, les prémonitions, l'humour et l'ironie de Péguy. Mais aussi ses rapports avec des écrivains (Pénélon, Hugo, Labiche) et le vocabulaire qu'il utilise. « Cette correspondance est potache, il ne faut pas la surinterpréter mais elle révèle des aspects de la personnalité de Péguy », signale Jean-Pierre Sueur.

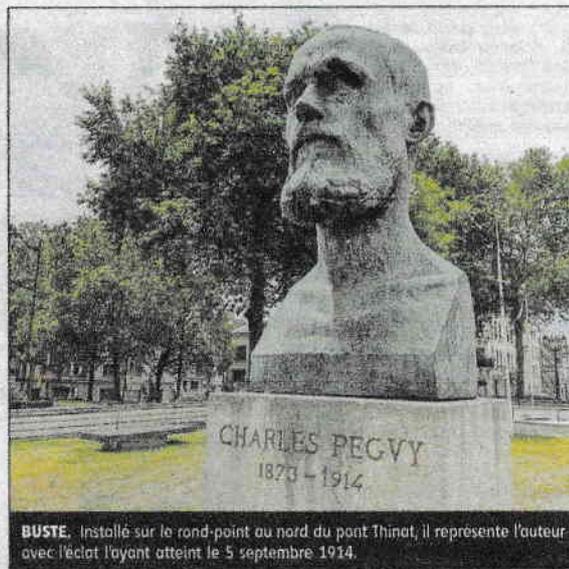
« Il faut une certaine dose d'abrutissement »

En ce qui concerne la mélancolie, l'ancien sénateur insiste sur une considération, à ses yeux, étrangement météorologique et psychologique : « L'été, c'est bête. Ça ne veut rien dire. Il ne fait même pas froid. » Sans oublier ce commentaire sur l'abrutissement en classe préparatoire : « Il est convenu que pour entrer à Normale, il faut une certaine dose d'abrutissement : plus l'irai vite à l'acquiescer, plus vite je serai reçu et plus vite je pourrai redevenir intelligent ».

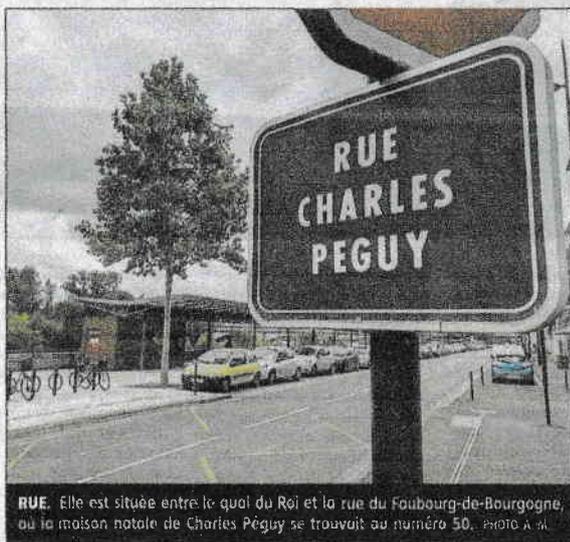
L'occasion pour Jean-Pierre Sueur de rappeler que Péguy a écouté Louis Boffier, un forgeron installé faubourg Bourgogne, qui lui lisait *Les Châtiments* de Hugo. Et de rappeler, en aparté, que Péguy était arrivé de Nevers par la Loire, que sa grand-mère et sa mère étaient rempailleuses de chaises. Qu'il avait un esprit polémique et colérique, notam-



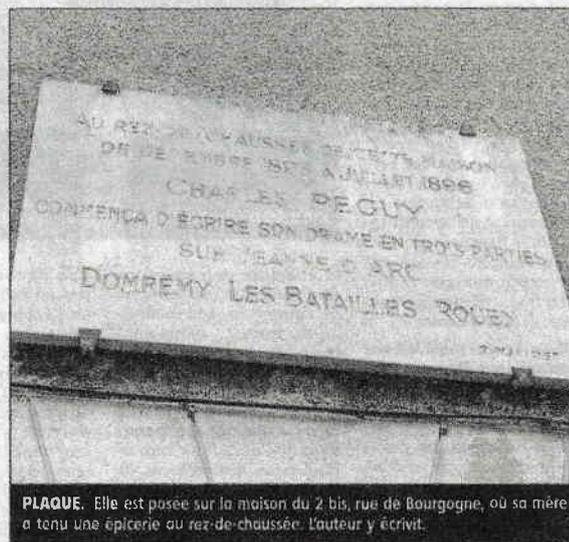
STÈLE. À l'angle de la rue Charles-Péguy et du faubourg Bourgogne, elle a été érigée afin de se souvenir de la maison natale de Péguy, détruite en 1923.



BUSTE. Installé sur le rond-point au nord du pont Thinat, il représente l'auteur avec l'éclat l'ayant atteint le 5 septembre 1914.



RUE. Elle est située entre le quai du Roi et la rue du Faubourg-de-Bourgogne, où la maison natale de Charles Péguy se trouvait au numéro 50. PHOTO A. M.



PLAQUE. Elle est posée sur la maison du 2 bis, rue de Bourgogne, où sa mère a tenu une épicerie au rez-de-chaussée. L'auteur y écrivit.

ment dans les *Cahiers de la quinzaine* qu'il avait créés en 1900 pour dire la vérité après le congrès socialiste où les tribunes libres avaient été proscrites. « Quand il écrit, il y va. Il est déjà hanté par le journalisme, au lycée », mentionne l'ex-parlementaire.

À défaut de fantôme, sa trace est un peu partout dans Orléans : une rue, un square, un lycée, une plaque, une stèle, un buste, un centre d'études. Il y a même un parcours, une prome-

nade littéraire conçue l'an passé, pour les 150 ans de sa naissance (le 7 janvier 1873). Sans oublier le café La Demi-Lune, qui existe toujours au niveau du pont George-V, où il a participé à ses premières réunions militantes. Et la maison Jeanne-d'Arc l'a inspiré. « Il était hanté par Jeanne d'Arc en tant que symbole contre le mal universel humain », précise Jean-Pierre Sueur. Quant à sa maison, rue du Faubourg-Bourgogne, elle a été détruite en 1923... ❧

■ Au sujet de Paul Meunier

En aparté, Jean-Pierre Sueur a consacré un passage au destinataire de ces lettres : Paul Meunier. Né à Puiseaux, en 1873, il s'orienta vers la médecine. Sous le pseudonyme de Marcel Réja, il a écrit un premier livre en 1907, *L'art chez les fous*, sur les rapports entre la folie et le génie, entre l'art que l'on appelle sauvage et celui des enfants. En plus des articles et des ouvrages scientifiques, il a écrit des livres de poésie, des critiques d'art (il était proche de l'école symboliste de Paris), des pièces de théâtre et des chroniques. Il est mort en 1957 à l'hôpital Cochin, dans le plus grand anonymat. Selon l'ancien sénateur, il serait bon de se repencher sur cette œuvre prolifique, notamment le rapport entre la maladie mentale et l'art, ainsi que de l'art-thérapie. Une vision qualifiée de « prémonitrice ».